

## Ouverture

Un des grands projets d'Antonin Artaud fut de poser, d'interroger, mais aussi de renverser la question des généalogies. C'est un projet de vie autant que d'écriture, mais un projet surtout qui tend à reconstituer une nouvelle généalogie, à refaire un nouveau corps, pour un autre corps d'écriture. J'aimerais montrer ici comment ce projet traverse toute l'œuvre d'Artaud, de ses premiers textes surréalistes à sa période dite d'internement. Certes, le Surréalisme aura lui-même engagé un tel questionnement, interrogeant l'héritage, la filiation, la provenance, tout ce qui constitue la tradition autorisée d'un discours dominant. Mais le projet d'Artaud se veut plus radical encore. Il ne veut pas se contenter de renverser un ordre établi, institué, ni même développer un nouveau genre littéraire : il se donne bel et bien pour tâche d'articuler la question du corps, du corps propre, et le travail de l'écriture, l'écriture de soi ou de sa vie. Mais ce qu'il veut surtout, par là, c'est reconstruire une *généalogie hybride*, voire la généalogie des corps hybrides, où de nombreux corps se croisent et s'enchevêtrent, sans jamais former l'unité

d'un seul et même corps ni donc jouer le jeu de la reproduction des corps, pour la conservation et pour la protection des sociétés.

Aussi, pour traverser cette œuvre immense, ce labyrinthe de fragments posthumes, j'ai pointé trois horizons généalogiques des corps : celui du *corps sans organes*, qui questionne le statut médico-légal du corps anatomique et de sa fonction reproductive ; celui du *corps mort*, qui ouvre le champ du corps social, civil, entre un acte de naissance et un acte de décès ; et enfin celui du *corps d'écriture*, qui pose et inscrit la réfection du corps devant l'autorité ultime du jugement de Dieu. Et tout au long de cette traversée des généalogies, le rôle du langage s'est posé comme une question dominante, insistante, voire obsédante, non seulement le langage du corps, mais aussi le *langage de la pensée*. Cette question, je l'aborderai ici sous forme d'appendice, comme un ajout qui vient fermer le livre tout en tramant de l'intérieur une ligne invisible qui le conduit, le construit. Interroger l'ordre des généalogies, en effet, revient avant tout à poser la question du langage, et à se demander quel langage, quel discours, voire quelles pratiques discursives il faut élaborer pour penser la filiation, pour instituer de l'héritage et pour légitimer l'autorité d'une tradition.

Chaque fois qu'une question se pose dans le texte d'Artaud, chaque fois qu'un terme, une notion, une idée sont interrogés, nous sommes confrontés aux horizons d'une violence. À vrai dire, il s'agit de *faire violence*, d'inscrire de la violence, dans les mots, dans les choses, dans

les pensées comme dans les actes. Jamais Artaud n'a tenté de répondre aux questions qu'il se pose mais aussi qu'on lui pose. Il n'a jamais voulu dire ce qu'il en est des choses qui le concernent, le préoccupent ou l'obsèdent. Ni réponse, ni dialogue, ni échange. Rien n'est partagé dans son écriture. Rien ne se donne ni ne se rend, rien ne se dit ni ne s'écoute, dans les textes de jeunesse comme dans ceux de son internement. Néanmoins tout *s'adresse*. Pour Artaud, tout texte est une adresse, et une adresse de violence. Écrire est déjà un acte de violence, c'est toujours inscrire de la violence dans une production de sens. Encore une fois, lorsqu'il questionne le corps, le langage, la pensée, lorsqu'il s'interroge sur la littérature ou, de façon plus large, sur la culture, jamais Artaud ne prétend répondre, avancer une hypothèse, proposer une définition, ni même ouvrir un débat. Mais il veut rompre, violemment se détacher, se délier, du corps, du langage, de la pensée.

Comment ne plus penser, comment ne plus parler, comment ne plus dépendre d'un corps propre ? Questionner, pour Artaud, est une pratique du détachement, de la rétorsion – nous le verrons –, qui consiste non pas à interroger le sens ou la définition d'un concept, mais à rapporter un acte à ses propres conditions d'existence. C'est la violence d'une rupture qui permet l'émergence d'une reconstitution – Artaud dit d'une « réfection ». Il faut pouvoir ne plus penser pour construire un nouveau champ de pensée, ne plus pouvoir parler pour ouvrir un autre horizon du langage, ne plus posséder de corps pour vivre l'état d'un corps sans organes. Répétons-le,

c'est un projet de vie autant que d'écriture. Non pas écrire sur soi, sur sa vie, pour révéler une vérité ou pour tromper, mais bien pour y inscrire, dans cette vie, ou pour y réinscrire, toute la violence aliénante qui m'oblige à penser, me force à parler et me réduit aux propriétés organiques d'un corps. Et s'il y a de la violence dans l'écriture, il s'agit toujours d'une violence déjà là, qui agit ou opère du dedans, qui agence de l'intérieur les opérations de ma pensée, les structures de ma langue et les fonctions de mon corps. On peut nommer cette violence : *aliénation*.

Que faut-il entendre par là ? Comment aborder la pensée, le langage et le corps comme autant de violences qui m'aliènent du dedans ? Dès lors que j'existe, que je pense, parle, éprouve des sensations, tout m'aliène dans le monde. L'aliénation n'est pas une simple altération, une transformation d'identité, un changement de propriétés, une réduction de subjectivité. Bien autrement, elle constitue ce geste même d'identification, d'appropriation ou d'assujettissement par lequel je me vois pour ainsi dire condamné à penser, à parler, à bouger. L'aliénation est une reproduction, qui s'approprie des états de vie dispersés, dissociés, détachés, qui veut identifier des états de nudité ou délimiter des formes d'existence indiscernables. Les catégories de l'autre, de l'altérité, de l'altérité de l'autre, voire du « tout autre », que le jugement de Dieu semble avoir revendiquées pour lui-même et pour lui seul, représentent autant d'impostures, politiques, juridiques, médicales aussi, qui me lient et me vouent aux logiques identitaires de la reproduction. Pour Artaud,

plus l'autre revendique son altérité, plus il m'approprie à moi-même, me condamnant à l'identité d'une pensée personnelle, d'une langue naturelle, ou maternelle, et d'un corps propre.

Ce qui se nomme altérité, se distinguant prétendument de toute identité, ne serait en somme et à l'inverse que le garant, sinon la condition, d'une reproduction d'identité, ou de l'identité, dont les sociétés ont besoin pour survivre. Cette vieille dialectique du même et de l'autre, d'un idéalisme politique sans réserve, n'aurait été qu'une tentative désespérée de conjurer, de refouler, voire d'effacer l'horizon indéterminé d'une genèse, d'un devenir. Artaud parlera d'un « devenir autre », toujours déjà aliéné par cette opposition du même et de l'autre, ou de l'identité et de l'altérité. D'où la nécessité pour penser, pour parler, pour vivre encore et malgré tout, de reconsidérer la question du généalogique, des généalogies aussi, mais en tant qu'elles sont complexes, mêlées, hybrides. Comment repenser un ordre généalogique en y inscrivant l'horizon d'un devenir autre infini, au-delà ou en deçà de toute identité et de toute altérité ? Encore une fois, Artaud n'entend pas répondre aux questions qu'il pose ou qu'il se pose. Et s'il n'y répond pas, il n'en répond pas davantage. Ces questions ne sont pas *ses* questions, mais des violences qui blessent le corps, déstructurent le langage ou détruisent la pensée. Autant de failles et de ruptures qui agencent du dedans ce nouvel ordre des généalogies hybrides.

La provenance, la filiation, l'héritage sont ici soumis à l'épreuve d'un refus, mais d'un refus producteur, pro-